

Vie de famille sous les bombes

La bande dessinée qui pose un regard drôle et décalé sur l'horreur... et la nostalgie d'une nuit de conflits.

Faute de tradition égale à celle du roman et de la poésie, il est rare de compter la bande dessinée parmi les spécialités libanaises. On aurait pourtant tort de la passer sous silence : de nouvelles voix émergent au Pays du cèdre, reprenant les codes occidentaux en les mâtinant d'inspirations orientales. Zeina Abirached, tout juste 26 ans, cheveux bouclés et grands yeux ouverts sur le monde, en fait partie. Remarquée par Les Belles Étrangères, pour qui elle réalise cette année l'affiche officielle, la jeune dessinatrice présente *Mourir, partir, revenir. Le jeu des hirondelles*, son premier album d'envergure. À travers elle, c'est un regard neuf, et parfois surprenant, qui se pose sur le Liban.

Graphiste free-lance, débarquée à Paris il y a quatre ans et passée par les Arts déco, Zeina Abirached n'en est pas à son coup d'essai. Avant *Le jeu des hirondelles*, deux courtes histoires avaient vu le jour (*[Beyrouth] Catharsis* et *38, rue Youssef Semaani*, chez Cambourakis), albums à la construction astucieuse, cousine du Perec de *La vie mode d'emploi*. Au cœur du récit figurait déjà l'adresse de ce domicile où la jeune femme a vu le jour, en 1981, situé sur la « ligne verte », cette ligne de démarcation qui séparait l'est et l'ouest de Beyrouth durant la guerre civile. On retrouve à nouveau l'immeuble et ses habitants dans



Le jeu des hirondelles, chronique plus dense de cette enfance pendant la guerre, et dont les racines sont à trouver dans quelques vieilles images télé. « Lorsque l'INA a ouvert ses archives sur Internet, je me suis plongée dans les images de Beyrouth, durant les années 1980, explique Zeina Abirached. Tout à fait par hasard, je suis tombée sur un reportage de l'époque, intitulé *Beyrouth 1984, une rue sur la ligne de démarcation*. J'avais trois ans à l'époque, mais j'ai reconnu cette rue, qui était proche de la mienne. On y voit dans un immeuble une famille entière, regroupée dans une petite pièce. Parmi eux, une femme clame avec une profonde certitude : « Je crois que nous sommes quand même, peut-être, plus ou moins en sécurité ici. » Cette femme, c'est ma grand-mère maternelle. Et sa phrase résume très bien la situation de tous ces gens qui sont restés sur place, avec le minimum vital. Ça a été le point de départ de cet album. »

Fin de la guerre et fin de l'innocence

Récit d'une nuit d'angoisse dans un immeuble de Beyrouth bombardée, *Le jeu des hirondelles* est aussi celui du joyeux quotidien de ces voisins, massés dans l'entrée de son appartement, le seul à l'abri des obus. Car si elle ne tait pas les réalités de la guerre, ses drames, ses peurs, ses rues barrées par les parpaings et ses murs criblés de balles, Zeina Abirached donne à cet espace ratatiné l'illusion d'une bulle protectrice, abandonnant le conflit à l'extérieur du cadre, comme un lointain fond sonore. Faire rire dans ce contexte n'est pas la moindre de ses réussites. Sous l'angle graphique, le style de l'album fait songer au *Persépolis* de Marjane Satrapi : même rondeur dans le trait noir et blanc, même fausse naïveté dans la narration, même décor de ville en guerre, mêmes souvenirs d'enfance. Mais la comparaison s'arrête là. Quand Marjane Satrapi livre une analyse politique de la révolu-



tion et du conflit iranien au fil des ans, Zeina Abirached lui préfère l'intime, le familial, l'instantané. « Je ne me sens pas vraiment de filiation avec elle. À aucun moment je n'ai voulu raconter l'histoire du Liban, mais simplement l'expérience de Beyrouth durant la guerre », souffle-t-elle.

Si la crainte, la mort et les privations traversent ces souvenirs d'enfance, ils sont aussi, et c'est peut-être le plus étonnant, teintés d'une réelle nostalgie. « Paradoxalement, la fin de la guerre a signifié pour moi la fin de l'innocence et l'entrée dans l'âge adulte, avoue-t-elle. Il m'a fallu prendre conscience des divisions politiques et religieuses du pays. Ma génération a grandi dans l'ignorance de la réalité de l'autre moitié du pays, et a du mal, je crois, à franchir le cap. Je ne suis pas la seule à avoir ce sentiment. Un jour j'ai entendu dans un taxi deux personnes discuter du « bon temps de la guerre ». J'ai compris que les gens regrettaient la solidarité qui unissait alors les voisins, les communautés, tous tendus ensemble vers la survie. » Zeina Abirached livre dans cet album le témoignage d'une jeunesse soucieuse, moins encline au combat qu'à la fuite. Vers un monde d'enfants, où la guerre n'est qu'une histoire d'Indiens et de chasseurs d'oiseaux.

J.B.

Mourir, partir, revenir. Le jeu des hirondelles par Zeina Abirached, 160 p., Cambourakis, 20 €